Podcast
Le CCI a 20 ans !
Episode 3 : Depuis Dublin

JAN CARSON (écrivaine)

(1’41’’)

Il est 18h30, et nous nous sommes sur un banc dans l’enceinte du Trinity College, au bord de la pelouse située entre les deux grandes bibliothèques de l’université. Je suis adossée au bâtiment où est conservé The Book of Kells – que je n’ai d’ailleurs jamais vu en personne, mais je sais qu’il se trouve ici… Il a fait un temps magnifique aujourd’hui à Dublin, et il y a beaucoup de gens qui se promènent, des touristes, des étudiants.

(2’14’’)

C’est toujours un plaisir pour moi de descendre à Dublin. Quand j’étais plus jeune, j’avais un rapport un peu plus conflictuel au Sud de l’Irlande, en raison de mon éducation dans une famille aux convictions unionistes très fortes. Du coup, j’avais développé une sorte de crainte liée au Sud : je me demandais par exemple ce qui pourrait se passer si on était venus en voiture, avec ma famille, et que les gens avaient vu notre plaque d’immatriculation d’Irlande du nord. Du coup, mon premier séjour à Dublin a été tardif, j’avais déjà 18 ans, ce qui est assez étonnant lorsqu’on sait que j’ai grandi à seulement deux heures d’ici… Mais par la suite, je me suis toujours sentie accueillie de manière très chaleureuse, et j’ai notamment pu tisser de fortes relations dans le milieu littéraire. Quand on vient ici, qu’on a la chance de participer à des lectures en public dans une de ces magnifiques librairies, ou encore de donner des cours ici à Trinity, on se sent vite à sa place dans ce statut d’écrivain : il y a un tel héritage de littérature dans cette ville qu’on a un peu le sentiment de reprendre le flambeau. Et donc c’est très agréable d’être ici.

(3’18’’)

J’ai grandi à la campagne, dans une famille aux idées plutôt conservatrices. Mes ancêtres étaient originaires d’Ecosse, et d’ailleurs ça s’entend peut-être encore un peu quand je parle, surtout quand je m’enflamme *(rires)….* Mon grand-père appartenait à « l’Ordre d’Orange » *(groupe loyaliste protestant)*, et notre famille se considérait sans hésitation comme Britannique. A mon propos, des gens parleraient sans doute d’identité déchirée, « contestée », mais pour moi, il s’agit en vérité d’une magnifique multiplicité d’identités.

Il y a des moments où je me sens profondément britannique, d’autres où je me sens profondément irlandaise, ou nord-irlandaise, d’autres encore où je me sens écrivaine de Belfast, voire même de Ballymena, la ville où j’ai grandi. Et je dois ajouter qu’après avoir gagné un prix de littérature européenne, en 2019, je me sens aussi une forte identité d’Européenne. J’ai notamment passé beaucoup de temps en France et en Allemagne ces dernières années, et je me suis rendue compte, en fréquentant des auteurs de ces pays, que nos sujets d’intérêt étaient souvent très proches… J’ai le sentiment que cette porte s’est ouverte pour moi, et j’y tiens beaucoup, même si le Brexit est passé par là. Quand le vote pour le Brexit l’a emporté, ce fut un grand choc pour beaucoup d’entre nous en Irlande du Nord – je me souviens avoir vu des gens pleurer, il y avait ce fort sentiment que quelque chose était perdu, ou allait se perdre… On ne pensait vraiment pas que ça arriverait…

Mais face au risque de cette perte, et à ce qui se passe depuis, toutes les implications qu’a eu ce vote, j’ai vraiment envie de dire mon sentiment d’appartenance à l’Europe, j’ai envie de faire entendre ma voix. Et de dire que nous devons restés connectés aux autres. Je dis parfois que l’Irlande me fait penser au « parking de l’Europe », parce que géographiquement, nous sommes au bout de tout. Alors d’une certaine façon, et je parle là métaphoriquement, ce serait facile de nous détacher, de partir à la dérive, au milieu de tout… et puis bien sûr, géographiquement, nous ne sommes pas si loin des Etats-Unis d’Amérique, et donc il y a ce lien… Mais attention, nous sommes sur un terrain glissant, et donc il me semble important de souligner les bénéfices de nos alliances, et je le sens d’autant plus fortement comme écrivain qui a tissé des liens avec des auteurs d’Europe.

Je ressens aussi des liens très forts avec d'autres pays qui traversent des « difficultés », je pense par exemple à des écrivains de Bosnie, mais aussi à des amis en Espagne, un autre pays où l'identité peut être complexe. Or nos échanges ont toujours été très riches, très créatifs et précieux.

(6'09'')

Avec ma famille, nous allions souvent en vacances en France, et donc j'ai toujours senti des liens particuliers avec ce pays, et j'adore la culture française. Du coup j'étais particulièrement heureuse quand j'ai appris qu'une traduction française allait paraître, et que c'est l'éditrice Sabine Wespieser qui souhaitait me proposer un contrat. Depuis, notre relation a été enthousiasmante, elle est une éditrice formidable, et ma traductrice Dominique Goy-Blanquet est tout aussi géniale. C'est un plaisir de travailler avec elles, et je sais que je leur dois beaucoup… *(puis Jan explique qu'elle va partir en résidence de travail et d'écriture à Nancy – à partir d'octobre 2022, pour quatre mois).*

(7'12'')

Avec tous ces éléments les dernières années, et pour être tout à fait honnête, je dois dire que j'ai de plus en plus tendance à m'identifier comme Irlandaise, et un peu moins comme Britannique. Par exemple, je n'avais pas imaginé, un jour, faire la demande pour un passeport irlandais, mais maintenant que c'est devenu possible, je l'ai fait, et j'en ai un depuis trois ans. J'ai eu le sentiment que l'Irlande m'ouvrait ses bras… Les Ecossais aussi ont été de précieux soutiens de mon travail, mais un peu moins les Anglais.

(7'59'')

Il me semble que le fait d'aller résider à Paris et y travailler quelques temps s'inscrit dans une forme de tradition, pour nous, les écrivains. Avoir du temps pour soi, explorer la ville, s'explorer soi-même… Le Centre Culturel Irlandais s'est construit une belle réputation sur ce thème, c'est un endroit rassurant pour vivre ce genre de choses, et s'y sentir un peu comme dans un cocon. Je pense que Nora, notamment, a fait un travail incroyable en ce sens, ce qui nous permet de nous sentir bienvenus. Et elle organise des tas de rencontres pour nous. J'ai fait une résidence au CCI juste avant le confinement, et je me suis fait des amis formidables grâce aux connexions de Nora dans le milieu artistique et le milieu académique…

Nora a de grandes qualités d'hôte, elle sait recevoir les gens – une forme de chaleur humaine qui nous définit sans doute, nous, les Irlandais. *« As-tu rencontré cette personne ? Il faut vraiment que tu prennes un café avec elle ! »* Même depuis mon séjour, Nora n'arrêtait pas de partager des infos précieuses avec moi… Le résultat est visible : grâce à ce travail de fond, des liens vraiment très forts se sont créées entre nos deux pays à travers leurs artistes, des Irlandais et des Français.

(9'36'')
Passer du temps en résidence dans un lieu historique comme le CCI, avec ce bâtiment magnifique, cette bibliothèque, a quelque chose de très rassurant pour la personne invitée. Même si je me considère au milieu de ma carrière, et donc pas du tout débutante, il m'arrive encore d'avoir une forme de syndrome de l'imposteur. Quand je suis au CCI, par exemple dans la magnifique bibliothèque, je me sens considérée, je sens que mon travail est pris au sérieux. Et quand j'y suis, je pense aussi à tous les gens importants qui ont travaillé entre ces murs, j'ai le sentiment d'appartenir à une lignée, c'est bon pour la confiance en soi. Et en particulier pour les artistes, qui se battent souvent contre un sentiment d'insécurité quant à leur statut… Se sentir ainsi confortée permet ensuite de créer plus librement.

(10'58'')

SIOBHAN MACDONALD (artiste plasticienne)

Ce matin, nous nous trouvons dans le studio que j'occupe actuellement à Trinity College, plus précisément au sein de l'école de Botanique. J'y travaille actuellement dans le cadre de ma prochaine exposition d'envergure, qui aura lieu dans la ville de Sligo, à la galerie The Model, sous le titre « The Bogs are breathing »… Mon travail consiste à tenter d'étendre notre compréhension du monde en faisant appel à des disciplines comme la biologie, l'ingénierie, l'astrophysique. Mais aussi l'archéologie, la philosophie…

Je peux me référer à toutes ces sources de connaissances. Et toutes ces disciplines qui, bien souvent, ont des liens entre elles. Donc je passe mon temps à rencontrer de grands professionnels de toutes ces disciplines, je collabore avec des gens épatants. Le plus souvent, ça commence par une simple conversation, généralement sur un sujet lié au monde naturel, puis cela peut se développer jusqu'à un travail en commun, à mon invitation.

Avec le temps, ces conversations de départ peuvent se transformer en dessins, en recherches plus poussées, en matériaux assez variés finalement. Et à l'arrivée, toutes ces disciplines s'expriment à travers une voix unique, qui essaye de raconter comment le monde ne fait qu'un, au sein d'un vaste champs hyper connecté.

(12'47'')

Depuis que je suis enfant, j'ai toujours adoré chercher des choses dans la nature : je cherchais des pierres, des plantes, je faisais des trous dans le sol du jardin, et j'étais un peu dans mon monde, ou dans un univers de rêves, à imaginer une sorte d'outre-monde… J'ai toujours voulu être une artiste, et pourtant, je ne pensais pas en devenir une. J'ai grandi dans une petite ville juste en dessous de la frontière. Nous habitions tout près d'une forêt, et j'ai passé mon enfance dans cette forêt, à observer le changement et l'effet des saisons sur la nature, et le comportement naturel des arbres. Et j'étais sans cesse émerveillée… Je collectionnais des petites choses, puis je les dessinais. J'ai pensé me destiner à une carrière d'archéologue, ou quelque chose de scientifique. Mais en fait, c'est l'âme des choses qui m'intéressait et me fascinait. Quand je voyais une pierre par exemple, c'est son toucher, la sensation, l'énergie qui s'en dégageait qui m'intéressait – plutôt que de tenter de la dater, ou de l'archiver, par exemple. Je voulais être une artiste !

(14'24'')

Je suis née à New York, puis mes parents m'ont ramenée en Irlande quand j'étais toute petite. J'ai toujours beaucoup voyagé, et en particulier pour mon travail. Or quand il m'arrive de survoler l'Irlande en avion, et que je regarde le paysage à travers le hublot, je suis toujours traversée d'un sentiment de joie, je me sens connectée à ces terres, je sens comme une fréquence qui me relie à elle. J'adore partir, mais j'aime encore davantage revenir, en raison de cette connexion au sol, au territoire, que je ne ressens nulle part ailleurs.

Mon premier séjour au CCI remonte à 2017. Puis j'ai été à nouveau invité, cette fois dans le cadre d'une exposition. J'étais déjà allé à Paris une fois, mais cette visite fut particulière, j'ai adoré l'endroit où se trouve le centre, le quartier. Puis quand je suis entrée dans la cour, quelle surprise : elle m'a rappelé celle d'un couvent en Irlande.

En levant la tête, j'ai vu tous les noms des villes, Carven, Fermanagh, Monagham : j'ai trouvé merveilleux d'être à la fois en France et à la maison. C'est notamment un endroit formidable pour y rencontrer des gens…

(16'27'')
Mon travail au CCI a été rendu possible par Nora, Rosetta, Carole, Anne-Sophie, Stéphane – tous des gens adorables… Ma première exposition, en 2017, avait pour titre « Crystalline », en partenariat avec l'Agence spatiale européenne, la Nasa et Trinity College, un travail qui m'avait demandé quatre années de préparation… Puis je suis revenue il y a quelques mois, en 2022, pour une seconde exposition, cette fois dans la bibliothèque historique, donc dans un cadre tout autre : à l'étage, au dessus de la chapelle.

Or dans mon travail, j'essaye toujours de prendre en considération l'espace, la pièce, le lieu dans lequel j'expose mon travail. Dans le cas présent, pour cette exposition nommée « The week thson, mais aussi la lumière, s'y propageaient. Ce lieu était vraiment particulier, alors j'ai commencé par plusieurs jours à l'écouter et l'observer, simplement assise…

(19'02'')

GLEN HANSARD (chanteur et musicien)

Nous sommes dans un bar qui s'appelle Grogan's, en plein centre-ville de Dublin, non loin de Grafton Street, qui est la rue où j'ai, pendant un temps, gagné ma vie en faisant la manche. J'ai choisi ce bar pour notre rencontre car c'est un lieu que j'apprécie, un endroit où on vous laisse plutôt tranquille. Du coup c'est un endroit calme, de même qu'un lieu qui est réputé pour tous les écrivains, les musiciens et les poètes qui l'ont fréquenté… Les bars sont des lieux importants en Irlande. Pour y boire bien sûr, mais aussi pour s'y rencontrer, pour discuter. Ce sont des lieux de conversation, et elles peuvent être parfois assez profondes. Vous l'avez noté, il n'y a pas de musique dans cette pièce, ce qui est très rare, la majorité des bars passant de la musique, ou un musicien dans un coin, jouant de la guitare. Mais pas ici. C'est calme, l'esprit du lieu l'est aussi. C'est un lieu pour la contemplation, ce qui ne plairait d'ailleurs pas à beaucoup de gens… Ce bar ne pourra pas vous donner « le code wifi », puisqu'il n'en a pas…

(20’24’’)

Nous nous trouvons sur la rive sud de Dublin. Moi, j’ai grandi de l’autre côté, au nord, et vous savez, traditionnellement, on a toujours considéré que les deux parties de la ville n’étaient pas du tout égales en termes économiques. Le nord est considéré comme plus pauvre, même si historiquement, on y trouvait plutôt les beaux quartiers. En tout cas, de mon vivant, ça a toujours été l’inverse, et donc pour moi, traverser le fleuve pour venir faire la manche ici, au sud, était quasiment un acte de bravoure.

Mais la vérité, c’est que je ne voulais pas être reconnu avec ma guitare côté nord. Je voulais faire ça tranquillement, sans stress, et récolter quelques pièces de monnaie dans ma caisse de guitare… Dès lors, j’ai commencé à ressentir un réel attachement à cette partie de la ville. Par exemple en venant dans ce bar, qui était presque une école pour moi, un endroit où étudier Seamus Heaney. Et finalement, j’y ai rencontré Seamus Heaney en personne !

A l’époque, j’étais toujours étudiant, mais ce temps passé dans la rue et dans ces lieux a été une deuxième forme d’éducation, avec des rencontres avec les poètes… Voilà qui explique pourquoi, par exemple, je revenais fréquemment dans ce bar. Je ne buvais pas de bière à l’époque, j’avais seulement 14 ans, donc je commandais du thé, et je m’engageais dans de longues conversations avec des gens formidables, des penseurs, des écrivains, qui avaient la gentillesse de partager un peu de leur temps et de leur esprit. C’était pour moi une excellente école. Or j’apprenais beaucoup, et très rapidement.

Dans la rue, j’ai commencé à jouer les chansons que j’aimais, comme celles de Bob Dylan. Je me disais : si j’aime ces chansons, les gens les aimeront aussi. Et là aussi j’apprenais, en réalisant par exemple que les chansons de Dylan me permettaient de gagner plus d’argent que celles de Leonard Cohen . Dylan était un meilleur choix. Van Morrison était aussi un bon choix, bien sûr. De même que quelques balades traditionnelles d’Irlande, que tous les musiciens d’ici connaissent. Mais il fallait choisir les bons moments : si je venais faire la manche un mardi entre 14h et 17h, mes gains étaient très minimes.

Mais si je jouais de 22h à minuit, je gagnais beaucoup plus. A cette heure-là, les gens sont ivres, et ils vous donnent plus de pièces quand ils sont ivres.

Vous apprenez ces choses-là très vite, vous apprenez à comprendre la rue, ses logiques, l'énergie de la rue… Votre œil apprend aussi : vous remarquez les dealers, vous remarquez la police, mais aussi les pickpockets, dont le visage vous devient familier. Et c'est vrai que si vous vous tenez immobile dans la grande rue d'une grande ville, alors c'est toute la ville qui va défiler sous vos yeux. Ce fut donc pour moi une sorte de cours accéléré, sur le thème de la violence qui peut exister dans une ville.

J'ai remarqué quelque chose : si j'étais de bonne humeur, je gagnais davantage d'argent en jouant mes chansons dans la rue. Si je me sentais moins bien, je gagnais très peu. Ce qui signifie que ce que vous donnez de vous-même, ce qui transparait, est plus important que la chanson elle-même… Je n'ai jamais joué dans la rue parce que je n'avais pas d'autres choix. Je veux dire par là qu'à la maison, il y avait toujours à manger sur la table, donc je n'étais pas dans le besoin, c'est plutôt la dimension romantique du jeu dans la rue qui me parlait. Mais en tout cas j'avais remarqué que si j'étais de mauvaise humeur, ça ne marchait pas. Et c'est une leçon qui m'a accompagné depuis, dans ma carrière professionnelle : vous devez avoir une forme d'honnêteté lorsque vous vous présentez face au public.

Pour moi, un artiste qui s'engage de manière sérieuse dans son travail est toujours à un carrefour, toujours ! *(rires)…* Le carrefour, c'est l'endroit où vous passez toute votre vie. Un bon exemple : mon dernier disque, dont l'écriture et l'enregistrement sont en fait très liés à mon dernier séjour au Centre Culturel Irlandais, puisque j'y avais donné un concert en compagnie de musiciens iraniens que je venais juste de rencontrer. C'est une amie qui me les avait présentés, lors d'un diner. Je leur ai dit : je joue demain soir au CCI, vous voulez venir jouer avec moi ? Ils sont venus, nous n'avions jamais répété, mais ils m'ont dit cette chose essentielle, qui ne m'a plus quitté depuis : ils voulaient connaître les mots de la chanson, que j'ai mis sur un morceau de papier, mais plus encore, ils voulaient en connaître le sens. C'est de ce sens dont ils avaient besoin pour pouvoir m'accompagner. Et le résultat fut ce formidable concert que nous avons donné dans la cour du CCI, le lendemain. C'était magnifique, la musique coulait naturellement, elle était à la fois proche de la musique traditionnelle irlandaise, mais aussi des sources du rock'n'roll, avec quelque chose d'évident.

Pendant le travail sur le disque, je revenais séjourner au CCI, puis je faisais régulièrement les quatre heures de route jusqu'à Angers ; je revenais pour une semaine à Paris, je travaillais mes textes, puis repartais, trois semaines là-bas, trois semaines à Paris… D'ailleurs beaucoup des paroles du disque me venaient en marchant dans Paris, quand j'allais du 5ème au 10ème arrondissement pour rendre visite à mon amie… Je garde de beaux souvenirs de ces marches dans Paris.

Je crois que la plupart des artistes et des musiciens sont des gens solitaires, et du coup, pour nous, se voir proposer une chambre au calme est toujours une chance. C'est cette image qui me vient en premier quand je pense au Centre Culturel Irlandais : je vois du calme, je vois cette petite chambre qu'on m'avait prêté, ce lit une place, une fenêtre, un bureau. Quelque chose de très excitant pour moi ! Le premier soir, j'étais vraiment excité d'être là. J'avais presque le sentiment d'être dans une cellule de prêtre. Pouvoir séjourner là, regarder les toits de Paris, il y avait un côté délicieusement intemporel. Quel bel endroit pour se laisser pénétrer par tout ça. Cette ville ancienne tout autour. Ce lieu magnifique qui vous accueille. Quand je séjourne au CCI, je ne me dis jamais que je suis dans une province irlandaise : je me dis simplement que j'ai la chance d'être dans un environnement très accueillant.

C'est à la suite de ce concert que j'ai demandé à ces musiciens iraniens de m'accompagner près d'Angers, au sudio Blackbox, pour l'enregistrement de mon album. Là encore à partir de nombreuses improvisations avec eux. C'était une période très inspirante… Et puis, lorsque Nora provoque des rencontres avec des gens, c'est quelque chose de très précieux. Qui permet de trancher avec la dimension solitaire de la résidence… D'autant plus pour nous, les Irlandais, qui sommes très sociaux et aimons nous réunir, comme les Italiens, les Brésiliens… Vous les Français ? Peut-être un peu moins que nous, non ?

Mais nous, les Irlandais, on aime se réunir, boire ensemble, discuter, communier, partager des idées… Donc le CCI permet le meilleur de ces deux mondes. Avec la possibilité de pouvoir me retirer dans ma chambre si besoin. Ce qui me change de Dublin, ou je n'ai pas cette possibilité d'être anonyme. Là-bas, tout le monde connaît tout le monde, c'est comme un village, et d'ailleurs c'est très chouette, pourvu que ça dure… Mais parfois, on aimerait pouvoir passer inaperçu, et ça n'est pas toujours possible. Vous savez, une des grandes joies de la vie d'artiste, c'est d'avoir la possibilité de s'asseoir et d'observer les autres. Malheureusement, quand je suis à Dublin, ce sont les autres qui m'observent… Alors que quand je viens à Paris, les rôles s'inversent, et c'est moi qui regarde les autres.